

PROPOS RECUEILLIS PAR BRUNO PHILIP
à Djakarta

Eka Kurniawan est un phénomène : à 44 ans, il est déjà solidement installé au premier rang de la littérature indonésienne. Il progresse sur les traces de son grand aîné Pramoedya Ananta Toer (1925-2006), qu'il a eu le temps de connaître et sur lequel cet ancien étudiant en philosophie a rédigé son mémoire de maîtrise. Phénomène, il ne l'est pas seulement par ses qualités littéraires : il l'est aussi par ses prises de positions anti-islamistes, son ancrage à gauche, sa liberté de parole et la virulence érotique de ses écrits, tel *Cash*, son nouveau roman, le troisième traduit en France. A Djakarta, où « Le Monde des livres » l'a rencontré dans un café de banlieue, Eka Kurniawan n'hésite pas à épinglez, parfois avec humour, les barbus de tout poil dans une Indonésie menacée par l'intégrisme.

Vos livres, marqués par l'influence du « réalisme magique » de Gabriel Garcia Marquez (1927-2014) ou de Salman Rushdie, dont on vous a souvent rapproché, parlent beaucoup d'histoire et de politique. Comment définiriez-vous vos motivations d'écrivain dans le contexte de l'Indonésie contemporaine ?

Je suis passionné par les histoires de sociétés placées sous le joug de dictatures militaires ou sous l'influence des religions. Dans le contexte de l'Amérique latine, quand Garcia Marquez décrit des situations où coexistent catholicisme et pouvoir de l'armée, cela fait écho à l'histoire de la dictature indonésienne et du rôle de l'islam chez nous. Quant à Rushdie, bien sûr, c'est son utilisation de la mythologie islamique qui m'a frappé, surtout dans *Les Versets sataniques* [Christian Bourgois, 1989 ; sa publication provoqua en 1989 une polémique mondiale après une fatwa de l'ayatollah Khomeini promulguée à l'encontre de l'écrivain]. Mais au-delà de Marquez et de Rushdie, c'est avant tout « Pram », le plus connu des écrivains indonésiens, qui m'a mis le pied à l'étrier.

« Pram », c'est Pramoedya Ananta Toer (1925-2006), souvent cité de son vivant pour le prix Nobel...

Oui. Avant de le découvrir, j'étais plutôt attiré par le registre de l'horreur. Mais, après l'avoir lu, j'ai décidé d'écrire des ouvrages à connotation politique sur l'Indonésie. Plus encore que son talent d'écriture foisonnant, c'est son engagement politique – qui lui valut trois séjours en prison, dont le dernier pendant 14 ans au bagne de Buru – qui m'a marqué. Au bagne, sans se décourager, il racontait à ses codétenus la vaste fresque à laquelle il pensait et qui deviendrait la formidable « Tétralogie de Buru » (Payot, 2001 ; Zulma, 2017-2018). Il a toujours su prendre ses distances avec une vision optimiste et idéalisée de l'archipel, n'a jamais hésité à montrer l'ambivalence des élites envers le colonisateur néerlandais. C'est lui qui a façonné ma conception du monde et qui m'a donné envie d'écrire sur les thèmes que j'aborderais plus tard dans mes livres.

L'engagement est-il primordial dans votre vision de l'écriture ?

Oui. Même si j'ai encore envie d'écrire



Eka Kurniawan, à Paris, en 2015. PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Eka Kurniawan : « Les islamistes ne lisent pas mes livres »

Le grand romancier indonésien signe « Cash ». Il y poursuit la critique de l'islamisation croissante de l'archipel. A grand renfort de truculence et d'ironie

des livres d'horreur [rises], ma priorité, c'est d'écrire sur les réalités de l'Indonésie, et pour les Indonésiens ! J'estime que la littérature est un mélange de deux choses : le plaisir de la lecture – le côté ludique de la narration –, mais aussi l'évocation de problèmes politiques. Ma formation philosophique me porte à prendre

en compte la dialectique à l'œuvre dans l'histoire, et c'est comme ça que j'analyse la réalité de l'Indonésie d'aujourd'hui.

Vous avez publié le 14 février dans le « New York Times » une tribune alarmante où vous affirmiez que, quel que soit le vainqueur de l'élection

présidentielle du 17 avril en Indonésie, « les islamistes [avaient] déjà gagné ». C'est le président sortant Joko Widodo, dont la réputation est celle d'un libéral, défenseur des minorités ethniques et religieuses, qui l'a emporté contre Prabowo Subianto, ancien militaire soutenu par les islamistes conservateurs. Mais vous craignez qu'une version de plus en plus intégriste de l'islam finisse par s'imposer dans cet archipel à la longue réputation de tolérance et de diversité. Il y a tout de même peu de chances que l'Indonésie devienne l'Arabie saoudite ?

La forme d'islam imposée là-bas ne peut pas l'être ici. Mais ce n'est pas parce que l'on ne va pas devenir l'Arabie saoudite que l'influence des intégristes continuera pas d'infiltrer de nombreux aspects du quotidien. D'autant que notre système politique n'est pas dépourvu d'ambiguïté : le *pancasila* [les « cinq principes » incarnant la philosophie nationale depuis la déclaration d'indépendance en 1945] ne se caractérise pas seulement par son côté séculariste, il a aussi une facette religieuse. Les ultraconservateurs et autres fondamentalistes peuvent ainsi aisément se recommander du principe n°1 du *pancasila* [qui proclame la

croissance en un dieu unique], pour faire valoir la prééminence du monothéisme, et donc de l'islam et de leur interprétation de l'islam, sur les autres religions.

Cela dit, dans l'article pour le *New York Times*, je ne sombre pas dans un pessimisme à tous crins : je pense qu'il existe en Indonésie une tension dialectique entre les partisans d'un nationalisme laïque et les tenants de l'islam conservateur. Et si ça ne sera pas facile pour les islamistes d'imposer leurs vues, le problème est que, en face, l'autre camp n'est pas organisé comme il le faudrait. J'espère qu'émergera un nouveau parti, capable d'unir le camp des libéraux !

Les défenseurs de l'« islam nusantara » – ou « islam de l'archipel » –, qui intègre des valeurs résultant d'un singulier syncrétisme culturel et religieux, affirment que ces dernières sont suffisamment fortes pour résister aux influences croissantes du wahhabisme et du salafisme. Avez-vous perdu confiance en cette capacité de résistance ?

Il est vrai que la philosophie de cet « islam nusantara » reste très forte. Mais, depuis une vingtaine d'années, c'est-à-dire depuis le début de l'époque de la *reformasi* qui a suivi la chute du dictateur Suharto [au pouvoir entre 1967 et 1998], la parole de ceux qui remettent en question cet islam-là a de plus en plus d'écho. C'est ce que je veux dire quand j'écris que les « islamistes ont déjà gagné » : leur influence est insidieuse. Ils avancent lentement mais sûrement. Et même si on ne la sent pas toujours, c'est une réalité grandissante, tout particulièrement depuis une dizaine d'années.

Diriez-vous que les intellectuels qui ont confiance dans cet « archipel de la modération » se trompent ?

Ils sont un peu aveuglés par leur confiance en notre culture. Car les exemples abondent pour illustrer ce que je redoute. Les partis politiques islamistes ont été graduellement conviés par les pouvoirs en place à s'insinuer dans un espace politique jusque-là essentiellement sécularisé. Ce qui leur a permis de croître en influence, même si ce n'est pas forcément très visible dans les résultats électoraux. Prenons un autre exemple, celui de l'éducation dans les écoles publiques : la plupart des écolières, même très jeunes, sont désormais voilées. Moi, j'ai une fille et je voulais qu'elle ait le choix de ne pas porter le hijab. J'ai donc dû la placer dans une école privée où, même si toutes les professeuses sont voilées, ce n'est pas le cas de leurs élèves : celles-ci ne se sentent ainsi pas forcées de faire de même en raison de la pression sociale ! Ce sont des signes de l'islamisation croissante de la société. Il y en a bien d'autres encore : sous la dictature, on pouvait plus facilement boire une bière !

A l'époque des manifestations estudiantines de 1998 dans Djakarta, qui ont fini par pousser le général Suharto à la démission, vous étudiez la philosophie à Yogyakarta, capitale culturelle de Java. Vous avez été associé au mouvement prodémocratique. Vous n'avez pas vu les islamistes venir ?

Non, pas vraiment. A l'époque, il s'agissait de petits groupes, la plupart n'étant d'ailleurs pas vraiment associés à la lutte contre Suharto et les militaires. On les voyait lire le Coran l'après-midi sur le campus, mais on ne les percevait pas du tout comme un problème à terme. Ce n'est qu'après le début de la *reformasi* qu'ils sont montés en puissance. Voyez Prabowo Subianto [le candidat perdant à la présidentielle] : c'est un ancien militaire au discours nationaliste, qui reproche à l'actuel président d'avoir vendu la nation aux étrangers. Eh bien, sa voix fait écho à celles des partis islamistes qui l'ont soutenu durant la campagne.

Dans « Les Belles de Halimunda » (Sabine Wespieser, 2017), vous mettez en scène, dans le cadre d'une fresque historique baroque, des personnages politiquement incorrects dans l'Indonésie d'aujourd'hui : une prostituée sortant de sa tombe, des fous sodomisant des chèvres au milieu des rizières. Ça ne vous a jamais valu la vindicte des islamistes ?

Non, et cela pour deux raisons : premièrement, ce roman a été publié en 2002 en Indonésie et les islamistes n'étaient pas encore aussi influents ; deuxièmement, les islamistes ne lisent pas mes livres. ■

Mafieux, flics véreux et éclopés de la vie

AJO KAWIR A UN PROBLÈME : IL EST IMPUISSANT. Depuis que, adolescent, il a joué les voyeurs en regardant une folle du village se faire violer par deux policiers, « Ajo qui pendouille », son triste sobriquet, a entre les jambes un « oiseau qui ne [peut] plus se lever ». *Cash*, le nouveau roman d'Eka Kurniawan, retrace la quête désespérée d'un antihéros amoureux, prêt à en découdre avec tout le monde pour se venger d'un amer destin et retrouver la dureté de son membre.

Tout au long d'un récit à la temporalité déstructurée – l'action se déroule dans de lointains villages javanais ou dans la saleté de haltes pour camionneurs sur les grands

axes de l'île de Sumatra –, la truculence érotique de Kurniawan frise la provocation : l'auteur de *L'Homme-Tigre* (Sabine Wespieser, 2015) donne l'impression, dans l'Indonésie dérivant vers la pudibonderie islamiste, de prendre un plaisir quasi pervers à en rajouter. Comme lorsque Ajo Kawir se félicite d'« avoir des doigts » : il peut ainsi « faire le bonheur » de sa dulcinée.

Ainsi placée sous le signe du sexe, sans effets de style superflus mais truffée de scènes presque pornographiques dont le réalisme cru souligne la mordante ironie, l'aventure d'Ajo nous fait entrer dans la part d'ombre de l'archipel : celle des mafieux, des flics véreux et des éclopés de la vie.

Quant à l'ex-épouse d'Ajo, qu'il a quittée parce qu'elle était tombée enceinte d'un autre, elle purge une longue peine de prison après avoir tué le géniteur de sa fille. Et c'est elle qui, après avoir été libérée, finira par venger son ancien mari. En payant « cash ». ■ B. P.

CASH
(Seperti Dendam, Rindu Harus Dibayar Tuntas), d'Eka Kurniawan, traduit de l'indonésien par Etienne Naveau, Sabine Wespieser, 256 p., 21 €. Signalons, du même auteur, par le même traducteur, la parution en poche des Belles de Halimunda, Folio, 688 p., 9,50 €.